

ÉNERGIES CRÉATRICES

Peintres, plasticiennes ou vidéastes, elles ont choisi la capitale comme berceau de leur art. À l'occasion d'Art Basel Paris, huit artistes de premier plan ont invité la photographe Laura Stevens à visiter leur atelier. Textes Norine Raja et Valentine Servant-Ulgu



CAMILLE HENROT

Dans un monde saturé d'images et d'informations, elle voit l'art comme un « espace de complexité et de découverte ». Depuis son Lion d'argent à la Biennale de Venise en 2013 pour le film *Grosse Fatigue*, sur la création de l'univers, Camille Henrot a construit une carrière internationale, exposée de Paris à New York, en passant par Tokyo. Son secret ? Surprendre sans cesse en mêlant les supports (films, dessins, sculptures) et en faisant dialoguer l'art avec la littérature, la mythologie ou la culture digitale. Impossible de classer son œuvre polymorphe, où la recherche est capitale. « Ce qui me distingue en tant que personne ? La curiosité et une pensée arborescente. Ce qu'on appelle en anglais "monkey mind". » Sa prochaine exposition en janvier 2025, à la galerie Hauser & Wirth à New York, interrogera notre rapport à la nature : « Il sera question du passage de l'état sauvage à domestique, mais aussi des règles de la vie sociale. »

ÉLIZABETH GAROUSTE

Ses chandeliers baroques semblent sortir d'un décor de *La Belle et la Bête*. Le travail d'Élizabeth Garouste, à la croisée du design, de l'architecture et de l'art décoratif, lui vient de l'enfance: «Petite, j'imaginais que les objets chinés aux puces par mon père prenaient vie la nuit.» Dans les années 1980, elle prend le contrepied du mobilier minimaliste en tandem détonnant avec le designer suisse Mattia Bonetti. Ils sont surnommés «Nouveaux Barbares», clin d'œil à l'une de leurs chaises réalisée en fer patiné bronze et peau animale. Depuis vingt-cinq ans, elle continue en solo et renoue avec un art plus brut. «Je travaille de façon moins acharnée qu'avant mais j'ai plus d'appétit pour faire des dessins, des sculptures, des choses moins fonctionnelles.» Elle se consacre à La Source, l'association fondée avec son mari, le peintre Gérard Garouste, pour éveiller les enfants à la création. Son plus grand plaisir? Leur organiser des expositions.



ORLAN

Ne la qualifiez pas de touche-à-tout. « Je suis une artiste des arts visuels, assujettie à aucune pratique », rectifie-t-elle d'emblée. Sa propre apparence est une œuvre singulière : prothèses faciales glissées au niveau des tempes, maquillage appuyé, coiffure volumineuse... Elle se dit née en 1964, lorsqu'elle a créé la photo-performance « Orlan accouche d'elle-même ». Depuis, le corps est son sujet de prédilection, tous matériaux confondus : performance, vidéo, photo, chanson, collage, sculpture et même robot, avec l'« ORLANOÏDE » conçu à son image. Ses créations sont des manifestes liés par un féminisme viscéral. « Je suis un buvard, consciente que chaque détail est politique. » Après une réinterprétation de l'œuvre de Picasso, elle s'est mise en scène dans une série pleine de symboles pour rendre hommage aux femmes invisibilisées de notre histoire. Sa préférée ? Sa « self-hybridation » en Alice Guy, pionnière du cinéma.



YMANE CHABI-GARA

Avec sa série « Hikikomori » – en référence à ces Japonais vivant reclus chez eux –, cette jeune peintre s'est illustrée par sa singularité : une exploration de la solitude et de l'intime ; une technique jouant sur les effets de collage et de superposition. À peine diplômée des Beaux-Arts en 2020, elle a été finaliste de la Bourse Emerige, a intégré la prestigieuse galerie Kamel Mennour, puis remporté le Prix Sisley Beaux-Arts de Paris. D'aussi loin qu'elle s'en souvienne, Ymane Chabi-Gara a toujours eu un don pour le dessin et une fibre créative. Après le lycée, sur les conseils d'un professeur, elle intègre un cours préparatoire aux études artistiques. Là, c'est la libération : elle expérimente, transgresse et ose pour la première fois l'autportrait, l'un des fondements de son travail. Cette grande introvertie aborde l'art comme un jeu : « Il faut trouver une solution visuelle à un problème de représentation. J'aime me perdre dans les compositions, trouver des détails, superposer des couches comme des fantômes. » Plutôt que d'influences, elle parle de fragments d'images gravés dans son esprit : les toiles de Peter Doig ou les films *Streamside Day*, de Pierre Huyghe, et *Moi, toi et tous les autres*, de Miranda July.

INÈS LONGEVIAL

Sur son Instagram, vous verrez un regard rose planté dans le vôtre, le pli d'une main jaune, un sein vert et un visage bleu aux traits marqués. Inès Longevial réalise des gros plans intimes de parties du corps féminin. « Je projette ma propre façon d'être femme sur les corps que je peins », explique-t-elle. Depuis ses 8 ans, elle est obsédée par l'envie de représenter des visages de façon réaliste : « Je gratte la toile pour faire ressortir la couleur du dessous et montrer les pores, la chair et le sang. » À 23 ans, après ses études d'arts appliqués à Toulouse, elle monte à Paris et expose ses œuvres sur Instagram. « Je voulais présenter mon travail plutôt que ma vie, tout en gardant le côté journal intime. » Pari réussi : institutions et collectionneurs succombent à la poésie brute de ses peintures couleur pastel. Elle expose à Shanghai, San Francisco, Londres et Paris, avec la galerie Ketabi Bourdet. Une monographie lui est même consacrée aux éditions Rizzoli New York.



Elle sculpte d'immenses forêts dans du carton recyclé, l'un de ses matériaux de prédilection, et déploie des mondes végétaux appelant à l'émerveillement et à la déambulation. Avec ses installations monumentales et immersives, fourmillant de détails architecturaux, Eva Jospin est devenue une figure incontournable du monde de l'art. Au point d'avoir métamorphosé le Palais des Papes à Avignon en 2023, installé cet été une chambre en soie à l'Orangerie du Château de Versailles, avant d'exposer dans les prochains mois à Chicago ou au Japon. À l'origine de sa vocation, il y a une passion pour la peinture classique, sans doute née lors d'une visite au Louvre avec ses parents, l'ex premier ministre Lionel Jospin et son épouse Élisabeth Dannenmuller. « J'étais fascinée par la représentation de la peau, se souvient-elle. Les peintres utilisaient toujours plusieurs couleurs pour la représenter – le rose, un léger brun, une teinte plus orange – et au final, on aurait dit de la chair presque vivante. » Après son passage aux Beaux-Arts de Paris, Eva Jospin a un déclic : « Je me suis rendu compte que j'étais plus intéressée par l'espace et un rapport plus en volume aux œuvres. » En 2016, elle investit la Cour carrée du Louvre avec son œuvre « Panorama » : « Il fallait travailler avec des ingénieurs, des architectes, gérer une équipe. Le tout, sur un temps de production de quatre mois. » Un véritable baptême du feu.

PRUNE NOURRY

Depuis l'école Boule, elle s'inspire du vivant : « La sculpture est ma colonne vertébrale. Je m'en sers pour représenter la chair, l'écorce, les cicatrices, la terre... » Elle s'entoure de sociologues et d'anthropologues pour travailler le lien entre êtres et territoires. À New Delhi, elle présente des hybrides mi humaines mi vaches sacrées. En Chine, elle réalise une armée féminine en terre cuite. « Selon plusieurs mythes, l'homme a été créé à partir d'argile. J'adore cette idée. » Pour son exposition à la galerie Templon (à partir du 11 janvier), elle s'est intéressée à la figure de Vénus : celle du paléolithique, celle de l'Antiquité, déesse féconde, jusqu'à celle d'aujourd'hui, multiple et indéfinissable. Ce projet est né de la rencontre avec Ghada Hatem, fondatrice de la Maison des femmes de Saint-Denis. Défiant tabous et traumatismes, huit femmes ont posé nues. Prune Nourry se réjouit d'avoir renoué avec la tradition du modèle dans « l'intimité et la confiance absolues » de l'atelier.

TATIANA TROUVÉ

Elle déroute sans cesse notre regard par des œuvres ambitieuses. À l'image de son « Grand atlas de la désorientation » installé en 2022 au Centre Pompidou, qui mêlait dessins suspendus, itinéraires croisés au sol et sculptures livrées au regard des passants. Autant de manières d'appréhender l'espace. C'est une constante dans son œuvre, Tatiana Trouvé aime jouer avec les frontières : « L'espace physique et mental sont toujours liés. » Fille d'un architecte-sculpteur et d'une professeure de lettres, la plasticienne a grandi dans un monde baigné d'art, admirant Marcel Duchamp, Eva Hesse, Alighiero Boetti ou Louise Bourgeois. Entre 1997 et 2007, elle imagine le Bureau des Activités Implicites (BAI), son autoportrait en jeune artiste qui cherche du travail, où figure notamment un module administratif contenant demandes de bourses, lettres de motivation ou CV. Elle remporte le prix Marcel Duchamp, bénéficie du soutien du très influent marchand d'art Larry Gagosian et du milliardaire François Pinault. Prochaine étape ? Une exposition sur trois étages au Palazzo Grassi en 2025.

